

sa femme, il embrassait son compère, il embrassait Jacques et son maître. il criaît : « Qu'on aille bien vite chasser de chez lui ces exécrables huissiers. »

LE COMPÈRE

Cô. venez aussi...

L'HÔTE

Je conviens que je gâte tout ; mais, compère, que veux-tu ? Comme je suis, me voilà. Nature m'a fait l'homme le plus dur et le plus tendre ; je ne sais ni accorder ni refuser.

LE COMPÈRE

Ne pourriez-vous pas être autrement ?

L'HÔTE

Je suis à l'âge où l'on ne se corrige guère ; mais si les premiers qui se sont adressés à moi m'avaient rabroué¹ comme tu as fait, peut-être en serais-je devenu meilleur. Compère, je te remercie de ta leçon, peut-être en profiterai-je... Ma femme, va vite, descends et donne-lui ce qu'il lui faut. Que diable, marche donc, mordieu ! marche donc ; tu vas !... Ma femme, je te prie de te presser un peu et de ne le pas faire attendre ; tu reviendras ensuite retrouver ces messieurs avec lesquels il me semble que tu te trouves bien...

La femme et le compère descendirent ; l'hôte resta

1. *Rabrouer*, vieux mot. *Rudoyer*, relever avec rudesse.

On lit dans le second volume de la *Traduction de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, Amsterdam. 1709 : « Si l'on vous siffle, *rabrouez* les auditeurs. »

Ce d'Ablancourt, un peu *rabroueur* comme on sait, avait été choisi par Colbert pour écrire l'histoire de Louis XIV ; mais le roi, ayant appris qu'il était protestant, dit : *Je ne veux point d'un historien qui soit d'une autre religion que moi.* (BR.)

encore un moment ; et lorsqu'il s'en fut allé, Jacques dit à son maître : « Voilà un singulier homme ! Le ciel qui avait envoyé ce mauvais temps qui nous retient ici, parce qu'il voulait que vous entendissiez mes amours, que veut-il à présent ? »

Le maître, en s'étendant dans son fauteuil, bâillant, frappant sur sa tabatière, répondit : Jacques, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble, à moins que...

JACQUES

C'est-à-dire que pour aujourd'hui le ciel veut que je me taise ou que ce soit l'hôtesse qui parle ; c'est une bavarde qui ne demande pas mieux ; qu'elle parle donc.

LE MAÎTRE

Tu prends de l'humeur.

JACQUES

C'est que j'aime à parler aussi.

LE MAÎTRE

Ton tour viendra.

JACQUES

Ou ne viendra pas¹.

Je vous entends, lecteur ; voilà, dites-vous, le vrai dénouement du *Bourru bienfaisant*². Je le pense. J'aurais introduit dans cette pièce, si j'en avais été l'au-

1. Ces mots ne sont pas à la copie de l'édition originale.

2. *Le Bourru bienfaisant* de Goldoni fut joué pour la première fois à Paris, le 4 novembre 1771.

Nous aurons à parler ailleurs des relations de Diderot avec Goldoni et des accusations de plagiat dont Diderot eut à souffrir lorsqu'il fit jouer *le Père de Famille*.

teur, un personnage qu'on aurait pris pour épisodique, et qui ne l'aurait point été. Ce personnage se serait montré quelquefois, et sa présence aurait été motivée. La première fois il serait venu demander grâce; mais la crainte d'un mauvais accueil l'aurait fait sortir avant l'arrivée de Géronte. Pressé par l'irruption des huissiers dans sa maison, il aurait eu la seconde fois le courage d'attendre Géronte; mais celui-ci aurait refusé de le voir. Enfin, je l'aurais amené au dénouement, où il aurait fait exactement le rôle du paysan avec l'aubergiste; il aurait eu, comme le paysan, une fille qu'il allait placer chez une marchande de modes, un fils qu'il allait retirer des écoles pour entrer en condition; lui, il se serait déterminé à mendier jusqu'à ce qu'il se fût ennuyé de vivre. On aurait vu le Bourru bienfaisant aux pieds de cet homme; on aurait entendu le Bourru bienfaisant gourmandé comme il le méritait; il aurait été forcé de s'adresser à la famille qui l'aurait environné, pour fléchir son débiteur et le contraindre à accepter ce nouveaux secours. Le Bourru bienfaisant aurait été puni; il aurait promis de se corriger; mais dans le moment même il serait revenu à son caractère, en s'impatientant contre les personnages en scène, qui se seraient fait des politesses pour rentrer dans la maison; il aurait dit brusquement : *Que le diable emporte les cérém...* Mais il se serait arrêté court au milieu du mot, et, d'un ton radouci, il aurait dit à ses nièces : « Allons, mes nièces; donnez-moi la main et passons. » — Et pour que ce personnage eût été lié au fond, vous en auriez fait un protégé du neveu de Géronte? — Fort bien! — Et ç'aurait été à la prière du neveu que l'oncle aurait prêté son argent? — A merveille! — Et ce prêt aurait été un grief de l'oncle contre son neveu? — C'est

cela même. — Et le dénoûment de cette pièce agréable n'aurait pas été une répétition générale, avec toute la famille en corps, de ce qu'il a fait auparavant avec chacun d'eux en particulier? — Vous avez raison. — Et si je rencontre jamais M. Goldoni, je lui réciterai la scène de l'auberge. — Et vous ferez bien, il est plus habile homme qu'il ne faut pour en tirer bon parti.

L'hôtesse remonta, toujours Nicole entre ses bras, et dit : « J'espère que vous aurez un bon diner ; le braconnier vient d'arriver ; le garde du seigneur ne tardera pas... » Et, tout en parlant ainsi, elle prenait une chaise. La voilà assise, et son récit qui commence.

L'HÔTESSE

Il faut se méfier des valets ; les maîtres n'ont point de pires ennemis...

JACQUES

Madame, vous ne savez pas ce que vous dites : il y en a de bons, il y en a de mauvais, et l'on compterait peut-être plus de bons valets que de bons maîtres.

LE MAÎTRE

Jacques, vous ne vous observez pas ; et vous commettez précisément la même indiscretion qui vous a choqué.

JACQUES

C'est que les maîtres...

LE MAÎTRE

C'est que les valets...

Eh bien ! lecteur, à quoi tient-il que je n'élève une

violente querelle entre ces trois personnages? Que l'hôtesse ne soit prise par les épaules, et jetée hors de la chambre par Jacques; que Jacques ne soit pris par les épaules et chassé par son maître; que l'un ne s'en aille d'un côté, l'autre d'un autre; et que vous n'entendiez ni l'histoire de l'hôtesse, ni la suite des amours de Jacques? Rassurez-vous, je n'en ferai rien. L'hôtesse reprit donc :

Il faut convenir que s'il y a de bien méchants hommes, il y a de bien méchantes femmes.

JACQUES

Et qu'il ne faut pas aller loin pour les trouver.

L'HÔTESSE

De quoi vous mêlez-vous? Je suis femme, il me convient de dire des femmes tout ce qui me plaira; je n'ai que faire de votre approbation.

JACQUES

Mon approbation en vaut bien une autre.

L'HÔTESSE

Vous avez là, Monsieur, un valet qui fait l'entendu et qui vous manque. J'ai des valets aussi, mais je voudrais bien qu'ils s'avisassent!...

LE MAÎTRE

Jacques, taisez-vous, et laissez parler Madame.

L'hôtesse, encouragée par ce propos de maître, se lève, entreprend Jacques, porte ses deux poings sur ses deux côtés. oublie qu'elle tient Nicole, la lâche, et voilà Nicole sur le carreau, froissée et se débattant

dans son maillot, aboyant à tue-tête, l'hôtesse mêlant ses cris aux aboiements de Nicc'z, Jacques mêlant ses éclats de rire aux aboiements de Nicole et aux cris de l'hôtesse, et le maître de Jacques ouvrant sa tabatière, reniflant sa prise de tabac et ne pouvant s'empêcher de rire. Voilà toute l'hôtellerie en tumulte. « Nanon, Nanon, vite, vite, apportez la bouteille à l'eau-de-vie... Ma pauvre Nicole est morte... Démaillotez-la... Que vous êtes gauche !

— Je fais de mon mieux.

— Comme elle crie ! Otez-vous de là, laissez-moi faire... Elle est morte !... Ris bien, grand nigaud ; il y a, en effet, de quoi rire... Ma pauvre Nicole est morte !

— Non, Madame, non, je crois qu'elle en reviendra, la voilà qui remue. »

Et Nanon, de frotter d'eau-de-vie le nez de la chienne, et de lui en faire avaler ; et l'hôtesse de se lamenter, de se déchaîner contre les valets impertinents ; et Nanon, de dire : « Tenez, Madame, elle ouvre les yeux ; la voilà qui vous regarde.

— La pauvre bête, comme cela parle ! qui n'en serait touché ?

— Madame, caressez-la donc un peu ; répondez-lui donc quelque chose.

— Viens, ma pauvre Nicole ; crie, mon enfant, crie si cela peut te soulager. Il y a un sort pour les bêtes comme pour les gens ; il envie le bonheur à des faïnéants hargneux, braillards et gourmands, le malheur à une autre qui sera la meilleure créature du monde.

— Madame a bien raison, il n'y a point de justice ici-bas.

— Taisez-vous, remmaillotez-la, portez-la sous mon

oreiller, et songez qu'au moindre cri qu'elle fera, je m'en prends à vous. Venez, pauvre bête, que je t'embrasse encore [une [fois avant qu'on t'emporte. Approchez-la donc, sotté que vous êtes... Ces chiens, cela est si bon : cela vaut mieux...

JACQUES

Que père, mère, frères, sœurs, enfants, valets, époux...

L'HÔTESSE

Mais oui, ne pensez pas rire, cela est innocent, cela vous est fidèle, cela ne vous fait jamais de mal, au lieu que le reste...

JACQUES

Vivent les chiens ! il n'y a rien de plus parfait sous le ciel.

L'HÔTESSE

S'il y a quelque chose de plus parfait, du moins ce n'est pas l'homme. Je voudrais bien que vous connussiez celui du meunier, c'est l'amoureux de ma Nicole ; il n'y en a pas un parmi vous, tous tant que vous êtes, qu'il ne fit rougir de honte. Il vient, dès la pointe du jour, de plus d'une lieue ; il se plante devant cette fenêtre ; ce sont des soupirs, et des soupirs à faire pitié. Quelque temps qu'il fasse, il reste ; la pluie lui tombe sur le corps ; son corps s'enfonce dans le sable ; à peine lui voit-on les oreilles et le bout du nez. En feriez-vous autant pour la femme que vous aimeriez le plus ?

LE MAÎTRE

Cela est très galant.

JACQUES

Mais aussi où est la femme aussi digne de ces soins que votre Nicole?...

La passion de l'hôtesse pour les bêtes n'était pourtant pas sa passion dominante, comme on pourrait l'imaginer; c'était celle de parler. Plus on avait de plaisir et de patience à l'écouter, plus on avait de mérite; aussi ne se fit-elle pas prier pour reprendre l'histoire interrompue du mariage singulier; elle y mit seulement pour condition que Jacques se tairait. Le maître promit du silence pour Jacques. Jacques s'étala nonchalamment dans un coin, les yeux fermés, son bonnet renfoncé sur ses oreilles et le dos à demi tourné à l'hôtesse. Le maître toussa, cracha, se moucha, tira sa montre, vit l'heure qu'il était, tira sa tabatière, frappa sur le couvercle, prit sa prise de tabac; et l'hôtesse se mit en devoir de goûter le plaisir délicieux de pérorer.

L'hôtesse allait débiter, lorsqu'elle entendit sa chienne crier.

« Nanon, voyez donc à cette pauvre bête... Cela me trouble, je ne sais plus où j'en étais. »

JACQUES

Vous n'avez encore rien dit.

L'HÔTESSE

Ces deux hommes avec lesquels j'étais en querelle pour ma pauvre Nicole, lorsque vous êtes arrivé, Monsieur...

JACQUES

Dites messieurs.

L'HÔTESSE

Et pourquoi ?

JACQUES

C'est qu'on nous a traités jusqu'à présent avec cette politesse, et que j'y suis fait. Mon maître m'appelle Jacques, les autres, monsieur Jacques.

L'HÔTESSE

Je ne vous appelle ni Jacques, ni monsieur Jacques, je ne vous parle pas... (Madame? — Qu'est-ce? — La carte du numéro cinq. — Voyez sur le coin de la cheminée.) Ces deux hommes sont bons gentilshommes ; ils viennent de Paris et s'en vont à la terre du plus âgé.

JACQUES

Qui sait cela ?

L'HÔTESSE

Eux, qui le disent.

JACQUES

Belle raison !...

Le maître fit un signe à l'hôtesse, sur lequel elle comprit que Jacques avait la cervelle brouillée. L'hôtesse répondit au signe du maître par un mouvement compatissant des épaules, et ajouta : « A son âge ! Cela est très fâcheux. »

JACQUES

Très fâcheux de ne savoir où l'on va.

L'HÔTESSE

Le plus âgé des deux s'appelle le marquis des Arcis. C'était un homme de plaisir, très aimable, croyant peu à la vertu des femmes.

JACQUES

Il avait raison.

L'HÔTESSE

Monsieur Jacques, vous m'interrompez.

JACQUES

Madame l'hôtesse du *Grand-Cerf*, je ne vous parle pas.

L'HÔTESSE

M. le marquis en trouva pourtant une assez bizarre pour lui tenir rigueur. Elle s'appelait M^{me} de La Pommeraye. C'était une veuve qui avait des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. M. des Arcis rompit avec toutes ses connaissances, s'attacha uniquement à M^{me} de La Pommeraye, lui fit sa cour avec la plus grande assiduité, tâcha par tous les sacrifices imaginables de lui prouver qu'il l'aimait, et lui proposa même de l'épouser; mais cette femme avait été si malheureuse avec un premier mari, qu'elle... (Madame? — Qu'est-ce? — La clef du coffre à l'avoine? — Voyez au clou, et si elle n'y est pas, voyez au coffre) qu'elle aurait mieux aimé s'exposer à toutes sortes de malheurs qu'au danger d'un second mariage.

JACQUES

Ah! si cela avait été écrit là-haut!

L'HÔTESSE

Cette femme vivait très retirée. Le marquis était un ancien ami de son mari; elle l'avait reçu, et elle continuait de le recevoir. Si on lui pardonnait son goût efféminé pour la galanterie, c'était ce qu'on appelle un

homme d'honneur. La poursuite constante du marquis, secondée de ses qualités personnelles, de sa jeunesse, de sa figure, des apparences de la passion la plus vraie, de la solitude, du penchant à la tendresse, en un mot, de tout ce qui nous livre à la séduction des hommes... (Madame ? — Qu'est-ce ? — C'est le courrier. — Mettez-le à la chambre verte, et laissez-le à l'ordinaire) eut son effet, et M^{me} de La Pommeraye, après avoir lutté plusieurs mois contre le marquis, contre elle-même, exigé selon l'usage les serments les plus solennels, rendit heureux le marquis, qui aurait joui du sort le plus doux, s'il avait pu conserver pour sa maîtresse les sentiments qu'il avait jurés et qu'on avait pour lui. Tenez, Monsieur, il n'y a que les femmes qui sachent aimer ; les hommes n'y entendent rien... (Madame ? — Qu'est-ce ? — Le Frère-Quêteur. — Donnez lui douze sous pour ces messieurs qui sont ici, six sous pour moi, et qu'il aille dans les autres chambres.) Au bout de quelques années, le marquis commença à trouver la vie de M^{me} de La Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société : elle y consentit ; à recevoir quelques femmes et quelques hommes : et elle y consentit ; à avoir un dîner-souper : et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir ; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avait arrangé ; peu à peu il abrégé ses visites ; il eut des affaires qui l'appelaient : lorsqu'il arrivait, il disait un mot, s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à son chien, ou s'endormait. Le soir, sa santé, qui devenait misérable, voulait qu'il se retirât de bonne heure ; c'était l'avis de Tronchin. « C'est un grand homme que Tronchin ! Ma foi ! je ne doute pas qu'il ne tire d'af-

1. Nous empruntons à *l'Histoire de la Vie et des Ouvrages de J.-J. Rousseau*, par M. V.-D. Musset-Pathay, Paris, 1821, t. II,

faire notre amie dont les autres désespéraient. » Et tout en parlant ainsi, il prenait sa canne et son chapeau et s'en allait, oubliant quelquefois de l'embrasser. M^{me} de La Pommeraye... (Madame ? — Qu'est-ce ? — Le tonnelier. — Qu'il descende à la cave et qu'il visite les deux pièces de vin), M^{me} de La Pommeraye pressentit qu'elle n'était plus aimée; il fallut s'en assurer, et voici comment elle s'y prit... (Madame ? — J'y vais, j'y vais.)

L'hôtesse, fatiguée de ces interruptions, descendit, et prit apparemment les moyens de les faire cesser.

L'HÔTESSE

Un jour, après dîner, elle dit au marquis: « Mon ami, vous rêvez.

— Vous rêvez aussi, marquise.

p. 320, une partie des renseignements que nous avons à donner sur ce médecin célèbre.

Tronchin (Théodore), né à Genève en 1709, d'une ancienne famille originaire d'Avignon, mourut à Paris en 1781. Elève distingué de Boerhaave, il se fit bientôt une grande réputation: L'énumération de ses titres nous prendrait trop d'espace. Il n'évita pas l'accusation de charlatanisme malgré son habileté. Voici une anecdote qui le prouve :

« Ses ordonnances étaient toutes savonnées. Comme il les prodiguait pour toutes sortes d'infirmités, il passait pour un charlatan. Le comte de Ch***, s'étant rendu à Genève exprès pour y consulter ce médecin renommé, communiqua l'ordonnance qu'il venait de recevoir à plusieurs malades, qui l'ayant confrontée avec la leur, y trouvèrent tous du savon; ce qui fit dire que, si sa blanchisseuse le savait, elle intenterait un procès au docteur. »

Ce qui peut excuser Tronchin, c'est son expérience; il avait remarqué que beaucoup de malades ne croient au savoir du médecin qu'en raison des remèdes: s'il n'ordonne rien, c'est un ignare à leurs yeux. C'est encore aujourd'hui comme de son temps, et nos plus célèbres médecins sont obligés de prescrire des tisanes. Tronchin disait à ses amis qu'il fallait *oser ne rien faire*. (B.)

— Il est vrai, et même assez tristement.

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

— Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant, racontez-moi cela ; cela vous désennuiera et moi.

— Est-ce que vous vous ennuyez ?

— Non ; c'est qu'il y a des jours...

— Où l'on s'ennuie.

— Vous vous trompez, mon amie ; je vous jure que vous vous trompez : c'est qu'en effet il y a des jours... On ne sait à quoi cela tient.

— Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une confidence ; mais je crains de vous affliger.

— Vous pourriez m'affliger, vous ?

— Peut-être ; mais le ciel m'est témoin de mon innocence... » (Madame ? Madame ? Madame ? — Pour qui et pour quoi que ce soit, je vous ai défendu de m'appeler ; appelez mon mari. — Il est absent.) Messieurs, je vous demande pardon, je suis à vous dans un moment.

Voilà l'hôtesse descendue, remontée et reprenant son récit :

« ... Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé.

— Ah ! c'est de vous... Et avoir peur !... De quoi s'agit-il ?

— Marquis, il s'agit... Je suis désolée ; je vais vous désoler, et, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise.

— Non, mon amie, parlez ; auriez-vous au fond de

votre cœur un secret pour moi ? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve ?

— Il est vrai, et voilà ce qui me pèse ; c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté ? J'ai perdu l'appétit ; je ne bois et ne mange que par raison ; je ne saurais dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaissent. La nuit, je m'interroge et je me dis : Est-ce qu'il est moins aimable ? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes ? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée ? Non. Pourquoi, votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé ? car il l'est : vous ne pouvez vous le cacher ; vous ne l'attendez plus avec la même impatience ; vous n'avez plus le même plaisir à le voir ; cette inquiétude quand il tardait à revenir ; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus.

— Comment, Madame ! »

Alors la marquise de La Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta : « Marquis, je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis ! épargnez-moi... Non, ne m'épargnez pas, dites-les-moi ; je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... Oui, je suis... Mais, n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fautive, en vous le dissimulant ? Vous êtes le même, mais votre amie est changée ; votre

amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais ; mais... une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de La Pommeraye, moi, moi, inconstante ! légère !... Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance ; donnez-les-moi, je suis prête à les accepter tous.., tous, excepté celui de femme fausse, que vous m'épargnez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas... (Ma femme ? — Qu'est-ce ? — Rien. — On n'a pas un moment de repos dans cette maison, même les jours qu'on n'a presque point de monde et que l'on croit n'avoir rien à faire. Qu'une femme de mon état est à plaindre, surtout avec une bête de mari !) Cela dit, M^{me} de La Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit : « Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confondent et devraient me faire mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande et que je me trouve petit ! c'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne ; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas, et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit ; mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler.

— Vrai, mon ami ?

— Rien de plus vrai ; et il ne nous reste qu'à nous

féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait.

— En effet, quel malheur que mon amour eût duré lorsque le vôtre aurait cessé!

— Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier.

— Vous avez raison, je le sens.

— Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment; et si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais. » Et le marquis en lui parlant ainsi lui prenait les mains, et les lui baisait... (Ma femme? — Qu'est-ce? — Le marchand de paille. — Vois sur le registre. — Et le registre?... Reste, reste, je l'ai.) M^{me} de La Pommeraye, renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle était déchirée, reprit la parole et dit au marquis : « Mais, marquis, qu'allons-nous devenir ?

— Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre; vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avais à la vôtre : nous continuerons de nous voir, nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagne communément les passions qui finissent; nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrirez toute votre liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde; je serai le confident de vos conquêtes; je ne vous cèlerai rien des miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux! Vous m'aidez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut arriver? »

JACQUES

Personne.

L'HÔTESSE

« Il est très vraisemblable que plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais que M^{me} de La Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur ; et après ce retour, il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie.

— S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassez plus ? car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste ; et il ne serait pas impossible que je ne me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudrait pas.

— J'en serais assurément désolé ; mais je n'aurais point à me plaindre ; je ne me prendrais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus l'être... »

Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur humain, sur la frivolité des serments, sur les liens du mariage... (Madame? — Qu'est-ce? — Le coche.) Messieurs, dit l'hôtesse, il faut que je vous quitte. Ce soir, lorsque toutes mes affaires seront faites, je reviendrai, et je vous achèverai cette aventure, si vous en êtes curieux... (Madame?... Ma femme?... Notre hôtesse?... — On y va, on y va.)

L'hôtesse partie, le maître dit à son valet : « Jacques, as-tu remarqué une chose ? »

JACQUES

Quelle ?

LE MAÎTRE

C'est que cette femme raconte beaucoup mieux qu'il ne convient à une femme d'auberge.

JACQUES

Il est vrai. Les fréquentes interruptions des gens de cette maison m'ont impatienté plusieurs fois.

LE MAÎTRE

Et moi aussi.

Et vous, lecteur, parlez sans dissimulation ; car vous voyez que nous sommes en beau train de franchise ; voulez-vous que nous laissions là cette élégante et prolix bavarde d'hôtesse, et que nous reprenions les amours de Jacques ? Pour moi je ne tiens à rien. Lorsque cette femme remontera, Jacques le bavard ne demande pas mieux que de reprendre son rôle et de lui fermer la porte au nez ; il en sera quitte pour lui dire par le trou de la serrure : « Bonsoir, Madame ; mon maître dort ; je vais me coucher ; il faut remettre le reste à notre passage. »

« Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière ; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ; tout passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfants ! toujours enfants !... » Je ne sais de qui sont ces réflexions, de Jacques, de son maître ou de moi ; il est certain qu'elles sont de l'un des trois, et qu'elles furent précédées et suivies de beaucoup d'autres qui nous auraient menés, Jacques, son maître et moi, jusqu'au souper, jusqu'après le souper, jusqu'au retour

de l'hôtesse, si Jacques n'eût dit à son maître : « Tenez, monsieur, toutes ces grandes sentences que vous venez de débiter à propos de botte, ne valent pas une vieille fable des éscraignes¹ de mon village. »

LE MAÎTRE

Et quelle est cette fable ?

1. *Escraignes* ou *Escraignes*, vieux mot; *veillées de village*.

Voici l'étymologie que donne à ce mot le *Seigneur des Accords* dans ses *Escraignes dijonnaises*, Paris, 1588, et à la suite des *Bigarrures et Touches*, Paris, 1662.

« La nécessité, dit-il, cestemère des arts, a appris à de pauvres vigneronns, qui n'ont pas le moyen d'acheter du bois pour se défendre de l'injure de l'hyver, ceste invention de faire en quelque rüe escartée un taudis ou bastiment, composé de plusieurs perches fichées en terre en forme ronde, repliées par le dessus et à la sommité; en telle sorte, qu'elles représentent la testière d'un chapeau, lequel après on recouvre de forces motes gazon et fumier, si bien lié et meslé que l'eau ne le peut pénétrer. Là, ordinairement les après-soupées, s'assemblent les plus belles filles de ces vigneronns avec leurs quenouilles et autres ouvrages et fon^t la veillée jusques à la minuit: dont elles retirent cette commodité, que, tour à tour, portant une petite lampe pour s'esclairer et une trape de feu pour eschauffer la place, elles espargnent beaucoup, et travaillent autant de nuit que de jour pour aider à gagner leur vie, et sont bien deffendües du froid. Quelquefois, s'il fait beau temps, elles vont d'*escraigne* à autre se visiter, et là font des demandes les unes aux autres. Il a convenu faire ceste description parce que l'architecture ne se trouvera pas en Vitruve ni en Du Cerceau, et semble plutost que ce soit quelque ouvrage d'arondelle (hirondelle) que autrement. Chacun an après l'hyver on la rompt, et au commencement de l'autre hyver on la rebastist. L'on appelle une *escraigne* par dérivation du mot d'*escrin* qui vaut autant à dire comme un petit coffre: combien que d'autres le dérivent de ce mot latin, *scrinium*, ce qui est fort vray semblable, d'autant qu'à telles assemblées de filles se trouve une infinité de jeunes varlots et amoureux, que l'on appelle autrement des voüeurs, qui y vont pour descouvrir le secret de leurs pensées à leurs amoureuses. »

Les Bigarrures et Touches du Seigneur des Accords, l'un des ouvrages les plus originaux du temps, contiennent une foule de

JACQUES

C'est la fable de la Gaine et du Coutelet... Un jour la Gaine et le Coutelet se prirent de querelle ; le Coutelet dit à la Gaine : « Gaine, ma mie, vous êtes une friponne, car tous les jours vous recevez de nouveaux Coutelets... La Gaine répondit au Coutelet : Mon ami Coutelet, vous êtes un fripon, car tous les jours vous changez de Gaine... Gaine, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis... Coutelet, vous m'avez trompée le premier... » Ce débat s'était élevé à table ; Cil¹ qui était assis entre la Gaine et le Coutelet, prit la parole et leur dit : « Vous, Gaine, et vous, Coutelet, vous fîtes bien de changer, puisque changement vous duisait² ; mais

contes et de facéties dans le genre de la fable du Coutelet. On a longtemps ignoré le vrai nom de l'auteur : il l'avait cependant révélé par un moyen aussi ingénieux que peu ordinaire. En effet, en réunissant les premières lettres des vingt-deux chapitres dont se compose l'édition de 1572, on trouve ces mots :

ESTIENNE TABOUROT M'A FAIT.

C'est à tort que quelques biographes ont avancé que Tabourot (Estienne) était né à Langres, pays de Diderot ; il naquit en 1547, à Dijon, où il devint avocat au parlement ou procureur du roi ; il y mourut en 1590. Ce qui donna lieu à cette méprise, c'est que son oncle Tabourot (Jehan), connu par son *Orchésographie, ou Traité par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honneste exercice des dances* (Langres, 1589, in-4*), était chanoine et official de Langres, où il mourut en 1596. (BR.)

1. Celui.

2. *Duire*, vieux mot : *plaire, convenir*.

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir,
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous *duit*
Les voici, sans vous faire attendre :
Bon jour, bon soir et bonne nuit.

vous eûtes tort de vous promettre que vous ne changeriez pas. Coutelet, ne voyais-tu pas que Dieu te fit pour aller à plusieurs Gaines ; et toi, Gaine, pour recevoir plus d'un Coutelet ? Vous regardiez comme fous certains Coutelets qui faisaient vœu de se passer à forfait de Gaines, et comme folles certaines Gaines qui faisaient vœu de se fermer pour tout Coutelet : et vous ne pensiez pas que vous étiez presque aussi fous lorsque vous juriez, toi, Gaine, de t'en tenir à un seul Coutelet ; toi, Coutelet, de t'en tenir à une seule Gaine. »

Ici le maître dit à Jacques : « Ta fable n'est pas trop morale ; mais elle est gaie. Tu ne sais pas la singulière idée qui me passe par la tête. Je te marie avec notre hôtesse ; et je cherche comment un mari aurait fait, lorsqu'il aime à parler, avec une femme qui ne déparle pas. »

JACQUES

Comme j'ai fait les douze premières années de ma vie, que j'y ai passées chez mon grand-père et ma grand-mère.

LE MAÎTRE

Comment s'appelaient-ils ? Quelle était leur profession ?

JACQUES

Ils étaient brocanteurs. Mon grand-père Jason eut plusieurs enfants. Toute la famille était sérieuse ; ils se levaient, ils s'habillaient, ils allaient à leurs affaires ; ils revenaient, ils dînaient, ils retournaient sans avoir dit un mot. Le soir, ils se jetaient sur des chaises ; la

mère et les filles filaient, cousaient, tricotaient sans mot dire; les garçons se reposaient; le père lisait l'Ancien Testament.

LE MAÎTRE

Et toi, que faisais-tu ?

JACQUES

Je courais dans la chambre avec un bâillon.

LE MAÎTRE

Avec un bâillon !

JACQUES

Oui, avec un bâillon; et c'est à ce maudit bâillon que je dois la rage de parler. La semaine se passait quelquefois sans qu'on eût ouvert la bouche dans la maison des Jason. Pendant toute sa vie, qui fut longue, ma grand-mère n'avait dit que *chapeau à vendre*, et mon grand-père, qu'on voyait dans les inventaires, droit, les mains sous sa redingote, n'avait dit qu'*un sou*. Il y avait des jours où il était tenté de ne pas croire à la Bible.

LE MAÎTRE

Et pourquoi ?

JACQUES

A cause des redites, qu'il regardait comme un bavardage indigne de l'Esprit-Saint. Il disait que les rediseurs sont des sots, qui prennent ceux qui les écoutent pour des sots.

LE MAÎTRE

Jacques, si pour te dédommager du long silence que tu as gardé pendant les douze années du bâillon chez ton grand-père et pendant que l'hôtesse a parlé...

JACQUES

J'é reprenais l'histoire de mes amours ?

LE MAÎTRE

Non ; mais une autre sur laquelle tu m'as laissé, celle du camarade de ton capitaine.

JACQUES

Oh ! mon maître, la cruelle mémoire que vous avez !

LE MAÎTRE

Mon Jacques, mon petit Jacques...

JACQUES

De quoi riez-vous ?

LE MAÎTRE

De ce qui me fera rire plus d'une fois ; c'est de te voir dans ta jeunesse chez ton grand-père avec le bâillon.

JACQUES

Ma grand'mère me l'ôtait lorsqu'il n'y avait plus personne ; et lorsque mon grand-père s'en apercevait, il n'en était pas plus content ; il lui disait : « Continuez, et cet enfant sera le plus effréné bavard qui ait encore existé. » Sa prédiction s'est accomplie.

LE MAÎTRE

Allons, mon Jacques, mon petit Jacques, l'histoire du camarade de ton capitaine.

JACQUES

Je ne m'y refuserai pas; mais vous ne la croirez point.

LE MAÎTRE

Elle est donc bien merveilleuse?

JACQUES

Non, c'est qu'elle est déjà arrivée à un autre, à un militaire français, appelé, je crois, M. de Guerchy¹

LE MAÎTRE

Eh bien! je dirai comme un poète français, qui avait fait une assez bonne épigramme, disait à quelqu'un qui se l'attribuait en sa présence: « Pourquoi Monsieur ne l'aurait-il pas faite? je l'ai bien faite, moi... » Pourquoi l'histoire de Jacques ne serait-elle pas arrivée au camarade de son capitaine, puisqu'elle est bien arrivée au militaire français de Guerchy? Mais, en me la racontant, tu m'apprendras l'aventure de ces deux personnages, car je l'ignore

JACQUES

Tant mieux! mais jurez-le-moi.

LE MAÎTRE

Je te le jure.

Lecteur, je serais bien tenté d'exiger de vous le même serment; mais je vous ferai seulement remarquer dans le caractère de Jacques une bizarrerie qu'il

1. Guerchy ou Guerchi (Claude-Louis de Regnier, comte de), officier de la cour de Louis XV, fit ses premières armes en Italie, servit avec distinction en Bohême et en Flandre, et mourut en 1768. (BR.)

tenait apparemment de son grand-père Jâson, le brocanteur silencieux ; c'est que Jacques, au rebours des bavards, quoiqu'il aimât beaucoup à dire, avait en aversion les redites. Aussi disait-il quelquefois à son maître : « Monsieur me prépare le plus triste avenir ; que deviendrai-je quand je n'aurai plus rien à dire ?

— Tu recommenceras.

— Jacques recommencer ! Le contraire est écrit là-haut ; et s'il m'arrivait de recommencer, je ne pourrais m'empêcher de m'écrier : « Ah ! si ton grand-père t'entendait !... » et je regretterais le bâillon. »

JACQUES

Dans le temps qu'on jouait aux jeux de hasard aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent...

LE MAÎTRE

Mais c'est à Paris, et le camarade de ton capitaine était commandant d'une place frontière.

JACQUES

Pour Dieu, Monsieur, laissez-moi dire... Plusieurs officiers entrèrent dans une boutique, et y trouvèrent un autre officier qui causait avec la maîtresse de la boutique. L'un d'eux proposa à celui-ci de jouer au passe-dix ; car il faut que vous sachiez qu'après la mort de mon capitaine, son camarade, devenu riche, était aussi devenu joueur. Lui donc, ou M. de Guerchy, accepte. Le sort met le cornet à la main de son adversaire qui passe, passe, passe, que cela ne finissait point. Le jeu s'était échauffé, et l'on avait joué le tout, le tout du tout, les petites moitiés, les grandes moitiés, le grand tout, le grand tout du tout, lorsqu'un des assistants s'avis . de dire à M. de Guerchy, ou au cama-

rade de mon capitaine, qu'il ferait bien de s'en tenir là et de cesser de jouer, parce qu'on en savait plus que lui. Sur ce propos, qui n'était qu'une plaisanterie, le camarade de mon capitaine, ou M. de Guerchy, crut qu'il avait affaire à un filou ; il mit subitement la main à sa poche, en tira un couteau bien pointu, et lorsque son antagoniste porta la main sur les dés, pour les placer dans le cornet, il lui planta le couteau dans la main, et la lui cloua sur la table, en lui disant : « Si les dés sont pipés, vous êtes un fripon ; s'ils sont bons, j'ai tort... » Les dés se trouvèrent bons. M. de Guerchy dit : « J'en suis très fâché, et j'offre telle réparation qu'on voudra... » Ce ne fut pas le propos du camarade de mon capitaine, il dit : « J'ai perdu mon argent ; j'ai percé la main à un galant homme ; mais en revanche j'ai recouvré le plaisir de me battre tant qu'il me plaira... » L'officier cloué se retire et va se faire panser. Lorsqu'il est guéri, il vient trouver l'officier cloueur et lui demande raison ; celui-ci, ou M. de Guerchy, trouve la demande juste. L'autre, le camarade de mon capitaine, jette les bras à son cou, et lui dit : « Je vous attendais avec une impatience que je ne saurais vous exprimer... » Ils vont sur le pré ; le cloueur, M. de Guerchy, ou le camarade de mon capitaine, reçoit un bon coup d'épée à travers le corps ; le cloué le relève, le fait porter chez lui, et lui dit : « Monsieur, nous nous reverrons... » M. de Guerchy ne répondit rien ; le camarade de mon capitaine lui répondit : « Monsieur, j'y compte bien. » Ils se battent une seconde, une troisième, jusqu'à huit ou dix fois, et toujours le cloueur reste sur la place. C'étaient tous les deux des officiers de distinction, tous les deux gens de mérite ; leur aventure fit grand bruit ; le ministère s'en mêla. L'on retint

l'un à Paris, et l'on fixa l'autre à son poste. M. de Guerchy se soumit aux ordres de la cour ; le camarade de mon capitaine en fut désolé ; et telle est la différence de deux hommes braves par caractère, mais dont l'un est sage, et l'autre a un grain de folie.

Jusqu'ici l'aventure de M. de Guerchy et du camarade de mon capitaine leur est commune : c'est la même ; et voilà la raison pour laquelle je les ai nommés tous deux, entendez-vous, mon maître ? Ici je vais les séparer et je ne vous parlerai plus que du camarade de mon capitaine, parce que le reste n'appartient qu'à lui. Ah ! Monsieur, c'est ici que vous allez voir combien nous sommes peu maîtres de nos destinées, et combien il y a de choses bizarres écrites sur le grand rouleau !

Le camarade de mon capitaine, ou le cloueur, sollicite la permission de faire un tour dans sa province : il l'obtient. Sa route était par Paris. Il prend place dans une voiture publique. A trois heures du matin, cette voiture passe devant l'Opéra ; on sortait du bal. Trois ou quatre jeunes étourdis masqués projettent d'aller déjeuner avec les voyageurs ; on arrive au point du jour à la déjeunée. On se regarde. Qui fut bien étonné ? Ce fut le cloué de reconnaître son cloueur. Celui-ci lui présente la main, l'embrasse et lui témoigne combien il est enchanté d'une si heureuse rencontre ; à l'instant ils passent derrière une grange, mettent l'épée à la main, l'un en redingote, l'autre en domino ; le cloueur ou le camarade de mon capitaine est encore jeté sur le carreau. Son adversaire envoie à son secours, se met à table avec ses amis et le reste de la carrossée, boit et mange gaiement. Les uns se disposaient à suivre leur route, et les autres à retourner dans la capitale,

en masque et sur des chevaux de poste, lorsque l'hôtesse reparut et mit fin au récit de Jacques.

La voilà remontée, et je vous prévient, lecteur, qu'il n'est plus en mon pouvoir de la renvoyer — Pourquoi donc ? — C'est qu'elle se présente avec deux bouteilles de champagne, une dans chaque main, et qu'il est écrit là-haut que tout orateur qui s'adressera à Jacques avec cet exorde s'en fera nécessairement écouter.

Elle entre, pose ses deux bouteilles sur la table, et dit : « Allons, monsieur Jacques, faisons la paix... » L'hôtesse n'était pas de la première jeunesse : c'était une femme grande et replète, ingambe, de bonne mine, pleine d'embonpoint, la bouche un peu grande, mais de belles dents, des joues larges, des yeux à fleur de tête, le front carré, la plus belle peau, la physionomie ouverte, vive et gaie, les bras un peu forts, mais les mains superbes, des mains à peindre ou à modeler. Jacques la prit par le milieu du corps et l'embrassa fortement ; sa rancune n'avait jamais tenu contre du bon vin et une belle femme ; cela était écrit là-haut de lui, de vous, lecteur, de moi et de beaucoup d'autres. « Monsieur, dit-elle au maître, est-ce que vous nous laisserez aller tout seuls ? Voyez, eussiez-vous encore cent lieues à faire, vous n'en boirez pas de meilleur de toute la route. » En parlant ainsi, elle avait placé une des bouteilles entre ses genoux, et elle en tirait le bouchon. Ce fut avec une adresse singulière qu'elle en couvrit le goulot avec le pouce, sans laisser échapper une goutte de vin. « Allons, dit-elle à Jacques ; vite, vite, votre verre ; Jacques approche son verre ; l'hôtesse, en écartant son pouce un peu de côté, donne vent à la bouteille, et voilà le visage de Jacques tout couvert de mousse. Jacques s'était prêté à cette spièglerie, et

l'hôtesse de rire, et Jacques et son maître de rire. On but quelques rasades les unes sur les autres pour s'assurer de la sagesse de la bouteille, puis l'hôtesse dit : « Dieu merci ! ils sont tous dans leurs lits, on ne m'interrompra plus, et je puis reprendre mon récit. » Jacques, en la regardant avec ses yeux dont le vin de Champagne avait augmenté la vivacité naturelle, lui dit ou à son maître : « Notre hôtesse a été belle comme un ange ; qu'en pensez-vous, Monsieur ? »

LE MAÎTRE

A été ! Pardieu, Jacques, c'est qu'elle l'est encore !

JACQUES

Monsieur, vous avez raison ; c'est que je ne la compare pas à une autre femme, mais à elle-même quand elle était jeune.

L'HÔTESSE

Je ne vau^x pas grand'chose à présent ; c'est lorsqu'on m'aurait prise entre les deux premiers doigts de chaque main qu'il me fallait voir ! On se détournait de quatre lieues pour séjourner ici. Mais laissons là les bonnes et les mauvaises têtes que j'ai tournées, et revenons à M^{me} de La Pommeraye.

JACQUES

Si nous buvions d'abord un coup aux mauvaises têtes que vous avez tournées, ou à ma santé ?

L'HÔTESSE

Très volontiers ; il y en avait qui en valaient la peine, en comptant ou sans compter la vôtre. Savez-

vous que j'ai été pendant dix ans la ressource des militaires, en tout bien et tout honneur ? J'en ai obligé nombre qui auraient eu bien de la peine à faire leur campagne sans moi. Ce sont de braves gens, je n'ai à me plaindre d'aucun, ni eux de moi. Jamais de billets ; ils m'ont fait quelquefois attendre ; au bout de deux, de trois, de quatre ans, mon argent m'est revenu...

Et puis la voilà qui se met à faire l'énumération des officiers qui lui avaient fait l'honneur de puiser dans sa bourse, et monsieur un tel, colonel du régiment de ***, et monsieur un tel, capitaine au régiment de *** ; et voilà Jacques qui se met à faire un cri : « Mon capitaine ! mon pauvre capitaine ! vous l'avez connu ? »

L'HÔTESSE

Si je l'ai connu ? un grand homme, bien fait, un peu sec, l'air noble et sévère, le jarret bien tendu, deux petits points rouges à la tempe droite. Vous avez donc servi ?

JACQUES

Si j'ai servi !

L'HÔTESSE

Je vous en aime davantage ; il doit vous rester de bonnes qualités de votre premier état. Buvez à la santé de votre capitaine.

JACQUES

S'il est encore vivant.

L'HÔTESSE

Mort ou vivant, qu'est-ce que cela fait ? Est-ce qu'un militaire n'est pas fait pour être tué ? Est-ce qu'il ne doit pas être enragé, après dix sièges et cinq ou six

batailles, de mourir au milieu de cette canaille de gens noirs!... Mais revenons à notre histoire, et buvons encore un coup.

LE MAÎTRE

Ma foi, notre hôtesse, vous avez raison.

L'HÔTESSE

Je suis bien aise que vous pensiez ainsi.

LE MAÎTRE

Car votre vin est excellent.

L'HÔTESSE

Ah ! c'est de mon vin que vous parliez ? Eh bien ! vous avez encore raison. Vous rappelez-vous où nous en étions ?

LE MAÎTRE

Oui, à la conclusion de la plus perfide des confidences.

L'HÔTESSE

M. le marquis des Arcis et M^{me} de La Pommeraye s'em brassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent. Plus ladame s'était contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. Il n'est donc que trop vrai, s'écria-t-elle, il ne m'aime plus!... Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse, vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la fierté ; mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à

se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme. Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée ; sa vengeance a éclaté et n'a corrigé personne ; nous n'en avons pas été depuis moins vilainement séduites et trompées.

JACQUES

Bon pour les autres, mais vous !...

L'HÔTESSE

Hélas ! moi toute la première. Oh ! que nous sommes sottes ! Encore si ces vilains hommes gagnaient au change ! Mais laissons cela. Que fera-t-elle ? Elle n'en sait encore rien ; elle y rêvera ; elle y rêve.

JACQUES

Si tandis qu'elle y rêve...

L'HÔTESSE

C'est bien dit. Mais nos deux bouteilles sont vides...
(Jean. — Madame. — Deux bouteilles, de celles qui sont tout au fond, derrière les fagots. — J'entends.) — A force d'y rêver, voici ce qui lui vint en idée. M^{me} de La Pommeraye avait autrefois connu une femme de province qu'un procès avait appelée à Paris, avec sa fille, jeune, belle et bien élevée. Elle avait appris que cette femme, ruinée par la perte de son procès, en avait été réduite à tenir tripot. On s'assemblait chez elle, on jouait, on soupait, et communément un ou deux des convives restaient, passaient la nuit avec madame et mademoiselle, à leur choix. Elle mit un de ses gens en quête de ces créatures. On les déterra, on les invita à faire visite à M^{me} de La Pommeraye, qu'elles se rappelaient à peine.

Ces femmes, qui avaient pris le nom de M^{me} et de M^{me} d'Aisnon, ne se firent pas attendre ; dès le lendemain, la mère se rendit chez M^{me} de La Pommeraye. Après les premiers compliments, M^{me} de La Pommeraye demanda à la d'Aisnon ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait depuis la perte de son procès.

« Pour vous parler avec sincérité, lui répondit la d'Aisnon, je fais un métier périlleux, infâme, peu lucratif et qui me déplaît, mais la nécessité contraint la loi. J'étais presque résolue à mettre ma fille à l'Opéra, mais elle n'a qu'une petite voix de chambre, et n'a jamais été qu'une danseuse médiocre. Je l'ai promenée, pendant et après mon procès, chez des magistrats, chez des grands, chez des prélats, chez des financiers, qui s'en sont accommodés pour un terme et qui l'ont laissée là. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle comme un ange, qu'elle n'ait de la finesse, de la grâce ; mais aucun esprit de libertinage, rien de ces talents propres à réveiller la langueur d'hommes blasés. Mais ce qui nous a le plus nui, c'est qu'elle s'était entêtée d'un petit abbé de qualité, impie, incrédule, dissolu, hypocrite, antiphilosophes, que je ne vous nommerai pas ; mais c'est le dernier de ceux qui, pour arriver à l'épiscopat, ont pris la route qui est en même temps la plus sûre et qui demande le moins de talent. Je ne sais ce qu'il faisait entendre à ma fille, à qui il venait lire tous les matins les feuillets de son dîner, de son souper, de sa rapsodie. Sera-t-il évêque, ne le sera-t-il pas ? Heureusement, ils se sont brouillés. Ma fille lui ayant demandé un jour s'il connaissait ceux contre lesquels il écrivait, et l'abbé lui ayant répondu que non ; s'il avait d'autres sentiments que ceux qu'il ridiculisait, et l'abbé lui ayant répondu que non, elle se laissa emporter à sa

vivacité, et lui représenta que son rôle était celui du plus méchant et du plus faux des hommes. »

M^{me} de La Pommeraye lui demanda si elles étaient fort connues.

— Beaucoup trop, malheureusement.

— A ce que je vois, vous ne tenez point à votre état ?

— Aucunement, et ma fille me proteste tous les jours que la condition la plus malheureuse lui paraît préférable à la sienne ; elle en est d'une mélancolie qui achève d'éloigner d'elle...

— Si je me mettais en tête de vous faire à l'une et à l'autre le sort le plus brillant, vous y consentiriez donc ?

— A bien moins.

— Mais il s'agit de savoir si vous pouvez me promettre de vous conformer à la rigueur des conseils que je vous donnerai.

— Quels qu'ils soient, vous pouvez y compter.

— Et vous serez à mes ordres quand il me plaira ?

— Nous les attendrons avec impatience.)

— Cela me suffit ; retournez-vous-en ; vous ne tarderez pas à les recevoir. En attendant, défaites-vous de vos meubles, vendez tout, ne réservez pas même vos robes, si vous en avez de voyantes : cela ne cadrerait point à mes vues. »

Jacques, qui commençait à s'intéresser, dit à l'hôtesse : « Et si nous buvions à la santé de M^{me} de La Pommeraye ? »

L'HÔTESSE

Volontiers.

JACQUES

Et à celle de M^{me} d'Aisnon ?

L'HÔTESSE

Tope !

JACQUES

Et vous ne refuserez pas celle de M^{lle} d'Aisnon, qui a une jolie voix de chambre, peu de talents pour la danse, et une mélancolie qui la réduit à la triste nécessité d'accepter un nouvel amant tous les soirs.

L'HÔTESSE

Ne riez pas, c'est la plus cruelle chose. Si vous saviez le supplice quand on n'aime pas !...

JACQUES

A M^{lle} d'Aisnon, à cause de son supplice.

L'HÔTESSE

Allors.

JACQUES

Notre hôtesse, aimez-vous votre mari ?

L'HÔTESSE

Pas autrement.

JACQUES

Vous êtes donc bien à plaindre ; car il me semble d'une belle santé.

L'HÔTESSE

Tout ce qui reluit n'est pas or.

JACQUES

A la belle santé de notre hôte.

L'HÔTESSE

Buvez tou seul.

LE MAÎTRE

Jacques, Jacques, mon ami, tu te presses beaucoup.

L'HÔTESSE

Ne craignez rien, Monsieur, il est loyal; et demain il n'y paraîtra pas.

JACQUES

Puisqu'il n'y paraîtra pas demain, et que je ne fais pas ce soir grand cas de ma raison, mon maître, ma belle hôtesse, encore une santé, une santé qui me tient fort à cœur, c'est celle de l'abbé de M^{me} d'Aison.

L'HÔTESSR

Fi donc, monsieur Jacques; un hypocrite, un ambitieux, un ignorant, un calomniateur, un intolérant; car c'est comme cela qu'on appelle, je crois, ceux qui égorgeraient volontiers quiconque ne pense point comme eux.

LE MAÎTRE

C'est que vous ne savez pas, notre hôtesse, que Jacques que voilà est une espèce de philosophe, et qu'il fait un cas infini de ces petits imbéciles qui se déshonorent eux-mêmes et la cause qu'ils défendent si mal. Il dit que son capitaine les appelait le contrepoison des Huet, des Nicole, des Bossuet. Il n'entendait rien à cela, ni vous non plus... Votre mari est-il couché?

L'HÔTESSS

Il y a belle heure!

LE MAÎTRE

Et il vous laisse causer comme cela?

L'HÔTESSE

Nos maris sont aguerris... M^{me} de La Pommeraye monte dans son carrosse, court les faubourgs les plus éloignés du quartier de la d'Aisnon, loue un petit appartement en maison honnête, dans le voisinage de la paroisse, le fait meubler le plus succinctement qu'il est possible, invite la d'Aisnon et sa fille à dîner, et les installe, ou le jour même, ou quelques jours après, leur laissant un précis de la conduite qu'elles ont à tenir.

JACQUES

Notre hôtesse, nous avons oublié la santé de M^{me} de La Pommeraye, celle du marquis des Arcis; ah! cela n'est pas honnête.

L'HÔTESSE

Allez, allez, monsieur Jacques, la cave n'est pas vide. Voici ce précis, ou ce que j'en ai retenu :

« Vous ne fréquenterez pas les promenades publiques; car il ne faut pas qu'on vous découvre.

« Vous ne recevrez personne, pas même vos voisins et vos voisines, parce qu'il faut que vous affectiez la plus profonde retraite.

« Vous prendrez, dès demain, l'habit de dévotes, parce qu'il faut qu'on vous croie telles.

« Vous n'aurez chez vous que des livres de dévotions, parce qu'il ne faut rien autour de vous qui puisse vous trahir.

« Vous serez de la plus grande assiduité aux offices de la paroisse, jours de fêtes et jours ouvrables.

« Vous intriguerez pour avoir entrée au parloir

de quelque couvent ; le bavardage de ces recluses ne nous sera pas inutile.

« Vous ferez connaissance étroite avec le curé et les prêtres de la paroisse, parce que je puis avoir besoin de leur témoignage.

« Vous n'en recevrez d'habitude aucun.

« Vous irez à confesse et vous approcherez des sacrements au moins deux fois le mois.

« Vous reprendrez votre nom de famille, parce qu'il est honnête, et qu'on fera tôt ou tard des informations dans votre province.

« Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes, et vous n'en recevrez point, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il faut qu'on ne vous croie ni pauvres ni riches.

« Vous filerez, vous coudrez, vous tricotez, vous broderez, et vous donnerez aux dames de charité votre ouvrage à vendre.

« Vous vivrez de la plus grande sobriété ; deux petites portions d'auberge. et puis c'est tout.

« Votre fille ne sortira jamais sans vous, ni vous sans elle. De tous les moyens d'édifier à peu de frais, vous n'en négligerez aucun.

« Surtout jamais chez vous, je vous le répète, ni prêtres, ni moines, ni dévotes.

« Vous irez dans les rues les yeux baissés ; à l'église, vous ne verrez que Dieu. »

« J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je vous en promets la plus signalée récompense. Voyez, consultez-vous : si cette contrainte vous paraît au-dessus de vos forces, avouez-le-moi ; je n'en serai ni offensée, ni surprise. J'oubliais de vous dire qu'il serait à propos que vous vous fissiez un verbiage

de la mysticité, et que l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament vous devînt familière, afin qu'on vous prenne pour des dévotes d'ancienne date. Faites-vous jansénistes ou molinistes, comme il vous plaira ; mais le mieux sera d'avoir l'opinion de votre curé. Ne manquez pas, à tort et à travers, dans toute occasion, de vous déchaîner contre les philosophes ; criez que Voltaire est l'Antechrist, sachez par cœur l'ouvrage de votre petit abbé, et colportez-le, s'il le faut... »

M^{me} de La Pommeraye ajouta : « Je ne vous verrai point chez vous ; je ne suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes ; mais n'en ayez aucune inquiétude : vous viendrez ici clandestinement quelquefois, et nous nous dédommagerons, en petit comité, de votre régime pénitent. Mais, tout en jouant la dévotion, n'allez pas vous en empêtrer. Quant aux dépenses de votre petit ménage, c'est mon affaire. Si mon projet réussit, vous n'aurez plus besoin de moi ; s'il manque sans qu'il y ait de votre faute, je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête et meilleur que l'état que vous m'aurez sacrifié. Mais surtout soumission, soumission absolue, illimitée à mes volontés, sans quoi je ne réponds de rien pour le présent et ne m'engage à rien pour l'avenir. »

LE MAÎTRE, en frappant sur sa tabatière et regardant à sa montre l'heure qu'il est.

Voilà une terrible tête de femme ! Dieu me garde d'en rencontrer une pareille.

L'HÔTESSE

Patience, patience, vous ne la connaissez pas encore.

JACQUES

En attendant, ma belle, notre charmante hôtesse, si nous disions un mot à la bouteille ?

L'HÔTESSE

Monsieur Jacques, mon vin de Champagne m'embellit à vos yeux.

LE MAÎTRE

Je suis si pressé depuis si longtemps de vous faire une question peut-être indiscreète, que je n'y saurais plus tenir.

L'HÔTESSE

Faites votre question.

LE MAÎTRE

Je suis sûr que vous n'êtes pas née dans une hôtellerie.

L'HÔTESSE

Il est vrai.

LE MAÎTRE

Que vous y avez été conduite d'un état plus élevé par des circonstances extraordinaires.

L'HÔTESSE

J'en conviens.

LE MAÎTRE

Et si nous suspendions un moment l'histoire de M^{me} de La Pommeraye...

L'HÔTESSE

Cela ne se peut. Je raconte volontiers¹ les aventures

1. VARIANTE : « Assez volontiers. »

des autres, mais non pas les miennes. Sachez seulement que j'ai été élevée à Saint-Cyr, où j'ai peu lu l'Évangile et beaucoup de romans. De l'abbaye royale à l'auberge que je tiens il y a loin.

LE MAÎTRE

Il suffit; prenez que je ne vous aie rien dit.

L'HÔTESSE

Tandis que nos deux dévotes édifiaient, et que la bonne odeur de leur piété et de la sainteté de leurs mœurs se répandait à la ronde, M^{me} de La Pommeraye observait avec le marquis les démonstrations extérieures de l'estime, de l'amitié, de la confiance la plus parfaite. Toujours bien venu, jamais ni grondé, ni boudé, même après de longues absences : il lui racontait toutes ses petites bonnes, fortunes et elle paraissait s'en amuser franchement. Elle lui donnait ses conseils dans les occasions d'un succès difficile; elle lui jetait quelquefois des mots de mariage, mais c'était d'un ton si désintéressé qu'on ne pouvait la soupçonner de parler pour elle. Si le marquis lui adressait quelques-uns de ces propos tendres ou galants dont on ne peut guère se dispenser avec une femme qu'on a connue, ou elle en souriait ou elle les laissait tomber. A l'en croire, son cœur était paisible; et, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé, elle éprouvait qu'un ami tel que lui suffisait au bonheur de la vie; et puis elle n'était plus de la première jeunesse. et ses goûts étaient bien émoussés.

« — Quoi! vous n'avez rien à me confier?

— Non.

— Mais le petit comte, mon amie, qui vous pressait si vivement de mon règne?

- Je lui ai fermé ma porte, et je ne le vois plus.
— C'est d'une bizarrerie! Et pourquoi l'avoir éloigné?
— C'est qu'il ne me plaît pas.
— Ah! Madame, je crois vous deviner : vous m'aimez encore.
— Cela se peut.
— Vous comptez sur un retour.
— Pourquoi non?
— Et vous vous ménagez tous les avantages d'une conduite sans reproche.
— Je le crois.
— Et si j'avais le bonheur ou le malheur de reprendre, vous vous feriez au moins un mérite du silence que vous garderiez sur mes torts.
— Vous me croyez bien délicate et bien généreuse.
— Mon amie, après ce que vous avez fait, il n'est aucune sorte d'héroïsme dont vous ne soyez capable.
— Je ne suis pas trop fâchée que vous le pensiez.
— Ma foi, je cours le plus grand danger avec vous, j'en suis sûr. »

JACQUES

Et moi aussi.

L'HÔTESSE

Il y avait environ trois mois qu'ils en étaient au même point, lorsque M^{me} de La Pommeraye crut qu'il était temps de mettre en jeu ses grands ressorts. Un jour d'été qu'il faisait beau, et qu'elle attendait le marquis à dîner, elle fit dire à la d'Aisnon et à sa fille de se rendre au Jardin du Roi. Le marquis vint; on servit de bonne heure; on dîna : on dîna gaiement. Après dîner, M^{me} de La Pommeraye propose une pro-

menade au marquis, s'il n'avait rien de plus agréable à faire. Il n'y avait ce jour-là ni Opéra, ni comédie : ce fut le marquis qui en fit la remarque ; et pour se dédommager d'un spectacle amusant par un spectacle utile, le hasard voulut que ce fut lui-même qui invita la marquise à aller voir le Cabinet du Roi. Il ne fut pas refusé, comme vous pensez bien. Voilà les chevaux mis ; les voilà partis ; les voilà arrivés au Jardin du Roi ; et les voilà mêlés dans la foule, regardant tout, et ne voyant rien, comme les autres.

Lecteur, j'avais oublié de vous peindre le site des trois personnages dont il s'agit ici, Jacques, son maître et l'hôtesse ; faute de cette attention, vous les avez entendus parler, mais vous ne les avez point vus ; il vaut mieux tard que jamais. Le maître, à gauche, en bonnet de nuit, en robe de chambre, était étalé nonchalamment dans un grand fauteuil de tapisserie, son mouchoir jeté sur le bras du fauteuil, et sa tabatière à la main. L'hôtesse sur le fond, en face de la porte, proche la table, son verre devant elle. Jacques, sans chapeau, à sa droite, les deux coudes appuyés sur la table, et la tête penchée entre deux bouteilles : deux autres étaient à terre à côté de lui.

Au sortir du Cabinet, le marquis et sa bonne amie se promenèrent dans le Jardin. Ils suivaient la première allée qui est à droite en entrant, proche l'école des arbres, lorsque M^{me} de La Pommeraye fit un cri de surprise, en disant : « Je ne me trompe pas, je crois que ce sont elles ; oui, ce sont elles-mêmes. »

Aussitôt on quitte le marquis, et l'on s'avance à la rencontre de nos deux dévotes. La d'Aison fille était

à ravir sous ce vêtement simple, qui n'attirant point le regard, fixe l'attention tout entière sur la personne.

« Ah, c'est vous, Madame ? »

— Oui, c'est moi.

— Et comment vous portez-vous, et qu'êtes-vous devenue depuis une éternité ?

— Vous savez nos malheurs ; il a fallu s'y résigner, et vivre retirées comme il convenait à notre petite fortune ; sortir du monde, quand on ne peut plus s'y montrer décemment.

— Mais moi, me délaisser, moi qui ne suis pas du monde, et qui ai toujours le bon esprit de le trouver aussi maussade qu'il l'est.

— Un des inconvénients de l'infortune, c'est la méfiance qu'elle inspire : les indigents craignent d'être importuns.

— Vous, importunes pour moi ! ce soupçon est une bonne injure.

— Madame, j'en suis tout à fait innocente, je vous ai rappelée dix fois à maman, mais elle me disait : M^{me} de La Pommeraye... personne, ma fillè, ne pense plus à nous.

— Quelle injustice ! Asseyons-nous, nous causerons. Voilà M. le marquis des Arcis ; c'est mon ami ; et sa présence ne nous gênera pas. Comme mademoiselle est grandie ! comme elle est embellie depuis que nous ne nous sommes vues !

— Notre position a cela d'avantageux, qu'elle nous prive de tout ce qui nuit à la santé : voyez son visage, voyez ses bras ; voilà ce qu'on doit à la vie frugale et réglée, au sommeil, au travail, à la bonne conscience ; et c'est quelque chose... »

On s'assit, on s'entretint d'amitié. La l'Aisnon mère

parla bien, la d'Aisonn fille parla peu. Le ton de la dévotion fut celui de l'une et de l'autre, mais avec aisance et sans pruderie. Longtemps avant la chute du jour, nos deux dévotes se levèrent. On leur représenta qu'il était encore de bonne heure ; la d'Aisonn mère dit assez haut, à l'oreille de M^{me} de La Pommeraye, qu'elles avaient encore un exercice de piété à remplir, et qu'il leur était impossible de rester plus longtemps. Elles étaient déjà à quelque distance, lorsque M^{me} de La Pommeraye se reprocha de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne leur avoir pas appris la sienne : « C'est une faute, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas commise autrefois. » Le marquis courut pour la réparer ; elles acceptèrent l'adresse de M^{me} de La Pommeraye ; mais, quelles que furent les instances du marquis, il ne put obtenir la leur. Il n'osa pas leur offrir sa voiture, en avouant à M^{me} de La Pommeraye qu'il en avait été tenté.

Le marquis ne manqua pas de demander à M^{me} de La Pommeraye ce que c'étaient que ces deux femmes.

« Ce sont deux créatures plus heureuses que nous. Voyez la belle santé dont elles jouissent ! la sérénité qui règne sur leur visage ! l'innocence, la décence qui dictent leurs propos ! On ne voit point cela, on n'entend point cela dans nos cercles. Nous plaignons les dévots ; les dévots nous plaignent ; et à tout prendre, je penche à croire qu'ils ont raison.

— Mais, marquise, est-ce que vous seriez tentée de devenir dévotte ?

— Pourquoi pas ?

— Prenez-y garde, je ne voudrais pas que notre rupture, si c'en est une, vous menât jusque-là.

— Et vous aimeriez mieux que je rouvrise ma porte au petit comte ?

— Beaucoup mieux.

— Et vous me le conseillerez ?

— Sans balancer... »

M^{me} de La Pommeraye dit au marquis ce qu'elle savait du nom, de la province, du premier état et du procès des deux dévotes, y mettant tout l'intérêt et tout le pathétique possible, puis elle ajouta : « Ce sont deux femmes d'un mérite rare, la fille surtout. Vous concevez qu'avec une figure comme la sienne on ne manque de rien ici quand on veut en faire ressource ; mais elles ont préféré une honnête modicité à une aisance honteuse ; ce qui leur reste est si mince qu'en vérité je ne sais comment elles font pour subsister. Cela travaille nuit et jour. Supporter l'indigence quand on y est né, c'est ce qu'une multitude d'hommes savent faire ; mais passer de l'opulence au plus étroit nécessaire, s'en contenter, y trouver la félicité, c'est ce que je ne comprends pas. Voilà à quoi sert la religion. Nos philosophes auront beau dire, la religion est une bonne chose.

— Surtout pour les malheureux.

— Et qui est-ce qui ne l'est pas plus ou moins ?

— Je veux mourir si vous ne devenez dévot.

— Le grand malheur ! Cette vie est si peu de chose quand on la compare à une éternité à venir !

— Mais vous parlez déjà comme un missionnaire.

— Je parle comme une femme persuadée. Là, marquis, répondez-moi vrai ; toutes nos richesses ne seraient-elles pas de bien pauvres guenilles à nos yeux, si nous étions plus pénétrés de l'attente des biens et de la crainte des peines d'une autre vie ? Corrompre une

jeune fille ou une femme attachée à son mari, avec la croyance qu'on peut mourir entre ses bras, et tomber tout à coup dans des supplices sans fin, convenez que ce serait le plus incroyable délire.

— Cela se fait pourtant tous les jours.

— C'est qu'on n'a point de foi, c'est qu'on s'étourdit.

— C'est que nos opinions religieuses ont peu d'influence sur nos mœurs. Mais, mon amie, je vous jure que vous vous acheminez à toutes jambes au confessionnal.

— C'est bien ce que je pourrais faire de mieux.

— Allez, vous êtes folle; vous avez encore une vingtaine d'années de jolis pêchés à faire : n'y manquez pas; ensuite vous vous en repentirez, et vous irez vous en vanter aux pieds du prêtre, si cela vous convient... Mais voilà une conversation d'un tour bien sérieux; votre imagination se noircit furieusement, et c'est l'effet de cette abominable solitude où vous vous êtes renfoncée. Croyez-moi, rappelez au plus tôt le petit comte, vous ne verrez plus ni diable, ni enfer, et vous serez charmante comme auparavant. Vous craignez que je vous le reproche si nous nous raccommo- dons jamais; mais d'abord nous ne nous raccommo- derons peut-être pas; et par une appréhension bien ou mal fondée, vous vous privez du plaisir le plus doux; et, en vérité, l'honneur de valoir mieux que moi ne vaut pas ce sacrifice.

— Vous dites bien vrai, aussi n'est-ce pas là ce qui me retient... »

Ils dirent encore beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle pas.

JACQUES

Notre hôtesse, buvons un coup ; cela rafraîchit la mémoire.

L'HÔTESSE

Buvons un coup... Après quelques tours d'allées, M^{me} de La Pommeraye et le marquis remontèrent en voiture. M^{me} de La Pommeraye dit : « Comme cela me vieillit ! Quand cela vint à Paris, cela n'était pas plus haut qu'un chou.

— Vous parlez de la fille de cette dame que nous avons trouvée à la promenade ?

— Oui. C'est comme dans un jardin où les roses fanées font place aux roses nouvelles. L'avez-vous regardée ?

— Je n'y ai pas manqué.

— Comment la trouvez-vous ?

— C'est la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de *Galathée* ; et puis une douceur dans la voix !

— Une modestie de regard !

— Une bienséance dans le maintien !

— Une décence dans le propos qui ne m'a frappée dans aucune fille comme dans celle-là. Voilà l'effet de l'éducation.

— Lorsqu'il est préparé par un bon naturel. »

Le marquis déposa M^{me} de La Pommeraye à sa porte ; et M^{me} de La Pommeraye n'eut rien de plus pressé que de témoigner à nos deux dévotes combien elle était satisfaite de la manière dont elles avaient rempli leur rôle.

JACQUES

Si elles continuent comme elles ont débuté, monsieur le marquis des Arcis, fussiez-vous le diable, vous ne vous en tirerez pas.

LE MAÎTRE

Je voudrais bien savoir quel est leur projet.

JACQUES

Moi, j'en serais bien fâché : cela gâterait tout.

L'HÔTESSE

De ce jour, le marquis devint plus assidu chez M^{me} de La Pommeraye, qui s'en aperçut sans lui en demander la raison. Elle ne lui parlait jamais la première des deux dévotes ; elle attendait qu'il entamât ce texte : ce que le marquis faisait toujours d'impatience et avec une indifférence mal simulée.

LE MARQUIS

Avez-vous vu vos amies ?

MADAME DE LA POMMERAYE

Non.

LE MARQUIS

Savez-vous que cela n'est pas trop bien ? Vous êtes riche : elles sont dans le malaise ; et vous ne les invitez pas même à manger quelquefois !

MADAME DE LA POMMERAYE

Je me croyais un peu mieux connue de monsieur le marquis. L'amour autrefois me prêtait des vertus ; aujourd'hui l'amitié me révèle des défauts. Je les ai invitées dix fois sans avoir pu les obtenir une. Elles refusent de venir chez moi, par des idées singulières ; et quand je les visite, il faut que je laisse mon carrosse à l'entrée de la rue et que j'aie endéshabillé, sans rouge et sans diamants. Il ne faut pas trop s'étonner de leur

circonspection ; un faux rapport suffirait pour aliéner l'esprit d'un certain nombre de personnes bienfaisantes et les priver de leurs secours. Marquis, le bien, apparemment, coûte beaucoup à faire.

LE MARQUIS

Surtout aux dévots.

MADAME DE LA POMMERAYE

Puisque le plus léger prétexte suffit pour les en dispenser. Si l'on savait que j'y prends intérêt, bientôt on dirait : M^{me} de La Pommeraye les protège : elles n'ont besoin de rien... Et voilà les charités supprimées.

LE MARQUIS

Les charités!

MADAME DE LA POMMERAYE

Oui, Monsieur, les charités!

LE MARQUIS

Vous les connaissez, et elles en sont aux charités?

MADAME DE LA POMMERAYE

Encore une fois, marquis, je vois bien que vous ne m'aimez plus, et qu'une partie de votre estime s'en est allée avec votre tendresse. Et qui est-ce qui vous a dit que, si ces femmes étaient dans le besoin des aumônes de la paroisse, c'était de ma faute?

LE MARQUIS

Pardon, Madame, mille pardons, j'ai tort. Mais quelle raison de se refuser à la bienveillance d'une amie?